homme grossier qui avait gagné quelque argent dans le commerce des chevaux et de la garance, se trouvait, je ne sais comment, commandant d'un corps; il assistait, en cette qualité, au conseil de guerre qui devait juger Patrix. Après la mort de celui-ci, il fut question de nommer un général. Personne ne voulait une pareille place dans une armée qui venait de donner le plus grand exemple d'indiscipline. Jourdan se lève et déclare que pour lui il est prêt à accepter. On ne répond rien; il se nomme lui-même, seul, demande aux soldats si on le veut pour général. Un ivrogne devait plaire à des ivrognes, on l'applaudit, et le voilà proclamé.

C'est sous ces auspices que commença le siége de Carpentras, si on peut appeler de ce nom une attaque d'un genre vraiment nouveau. Les confédérés étaient distribués dans les villages les plus prochains de la place; à la pointe du jour, ils s'avançaient, se mettaient en bataille, canonnaient la ville et se retiraient. Dans une des attaques, le général Jourdan fit tellement approcher les troupes de la ville, qu'elles allaient être complétement fusillées du rempart, si on n'avait pris le parti de les faire coucher ventre à terre et de les faire retirer ainsi marchant à quatre pattes. Antonelle, maire d'Arles et depuis député à l'Assemblée législative, qui s'était rendu à Avignon pour servir ses habitants, ne servit que ses plaisirs, et oublia dans leur propre ville combien il pouvait leur être utile par le voisinage d'Arles. Jourdan tout le jour recevait les députations des communes et leur faisait les plus étranges réponses; ses lieutenants donnaient l'exemple de la dissolution des mœurs la plus inouïe; le frère aîné de Duprat, homme vain, ambitieux et méchant, commettait lui-même des excès ou se prêtait à les laisser commettre. Il n'y avait que quelques hommes sur lesquels on pût compter, et environ deux cents déserteurs de France intéressés au maintien de la liberté avignonnaise. Duprat fit avec eux des efforts inouïs; il alla jusqu'à établir une manufacture d'armes, et même il avait imaginé des moyens pour fondre des bombes, avec lesquelles il lui a été facile de soumettre Carpentras. C'est dans cet état que des médiateurs furent envoyés de France; ils devaient apporter la paix, ils la proclamèrent même, mais bientôt dirigés par le ministère et les aristocrates français, à qui la réunion d'Avignon ne plaisait pas, ils se déclarèrent contre ceux qui l'avaient demandée, et de là naquirent de nouveaux excès, par l'audace d'un parti, le désespoir de l'autre et l'habitude du crime dans tous les deux.

Cependant l'assemblée fédérative et l'armée s'étaient séparées. Duprat se rendit à Paris en qualité de député d'Avignon et du Comtat pour solliciter la réunion à la France. Il avait pour adjoint dans cette mission un Avignonnais qui bientôt déserta la cause de son pays, et Rovère, qui s'occupa surtout de ses intérêts particuliers. Presque tous les écrits publiés par cette commission furent faits par Duprat. Il avait une manière d'écrire simple, soutenue et agréable par son harmonie. Il se conduisit dans cette mission avec dignité, parut avec ses collègues dans l'Assemblée constituante où il fut reçu comme ambassadeur, et y parla avec énergie des maux de la patrie et de la nécessité d'une prompte réunion. Ce projet était combattu par des hommes trop puissants pour être aussitôt adopté; on l'ajourna, et, dans cet intervalle, les haines des partis éclatèrent plus que jamais dans le ci-devant Comtat.

L'histoire des horreurs qui s'y commirent n'a rien de comparable, si ce n'est à ce qu'on a vu dans ces derniers

cheveux, fut emprisonnée; Mainvielle le fut aussi; son frère cadet fuyant, sur les toits, les soldats allemands du régiment de Lamarck qui le poursuivaient, après avoir tiré sur lui cinq coups de pistolet, se précipita des toits et se cassa seulement la jambe. On le traîna ainsi brisé dans les prisons, où on lui fit souffrir des tourments affreux. Souvent on supposait que son supplice était ordonné, on préparait le billot, on lui bandait les yeux, on tirait le sabre et on le renvoyait. Ensuite on lui cassa deux fois à coups de barre la jambe deux fois raccommodée, et l'on dit que ce sont des officiers du régiment de Lamarck qui commettaient ces horreurs. L'aîné Mainvielle eut aussi beaucoup à souffrir dans sa détention, qui dura plusieurs mois; cependant ces deux jeunes gens intéressants par leur figure et leur douceur n'avaient joué d'autre rôle dans la révolution que celui de vrais amis du peuple et n'avaient aucun meurtre à se reprocher.

Duprat était indigné de la conduite de ses concitoyens, mais sa femme, ses amis, son frère étaient emprisonnés; il sentait que ce dernier n'était pas sans tache, mais il sentait aussi que c'était son frère. Une plus haute considération le frappait. Tant de crimes avaient été commis de part et d'autre à Avignon et dans le Comtat, que pour les punir il fallait couvrir d'échafauds ce malheureux pays; il se détermina donc à solliciter une amnistie, et il l'obtint par le zèle des députés, qui envisagèrent cette question sous le vrai rapport politique.

A son retour, il fut élu maire d'Avignon; et ce qui fait complétement son éloge, c'est qu'à l'instant même toutes les vengeances particulières cessèrent; dans un pays où tant de passions étaient en effervescence, il sut maintenir l'ordre et le respect des personnes. Enfin

Avignon, tant qu'il fut présent, ne fut souillé d'aucune exécution populaire. Le lendemain de son départ pour la Convention, on pendit un citoyen et les brigandages recommencèrent.

Duprat aurait pu paraître avec quelque succès dans une assemblée, mais, extrêmement paresseux, il ne voulut jamais soumettre son indépendance au travail du cabinet. Cependant il servit son pays de toutes ses forces par des travaux plus efficaces, mais non moins utiles; il fut constamment attaché aux vrais principes et maintint dans cette route Mainvielle, qui vint à la Convention remplacer Rebecqui. Mainvielle était bon mais facile; Duprat, au contraire, joignait à sa bonté un caractère ferme. L'un et l'autre n'ont dû leur proscription qu'à Duprat aîné et à leur amour pour les principes. Duprat aîné, dévoré de jalousie de n'avoir pas même été nommé suppléant au lieu de Mainvielle, irrité des applaudissements, des éloges que les bons citoyens d'Avignon prodiguaient à son frère, et devenu le suppôt de la Montagne par son goût pour le brigandage, ne tarda pas à déclarer à son frère et à son ami une guerre à mort. Il s'était rendu à Paris pour se joindre aux Jacobins; il y parla en termes peu mesurés de Mainvielle; celui-ci, qui ne savait pas dévorer une injure, se rend chez lui et lui propose un cartel. Le couard refuse, cachant son fiel, crie à l'assassinat, fait une procédure, demande assistance aux Jacobins, fait intervenir le comité de sûreté générale, et l'on arrête Mainvielle, déjà revêtu du caractère de représentant du peuple. Il fallut un décret de l'Assemblée pour lui rendre une demi-liberté, obtenue non sans peine. Depuis, les brigands ont réveillé cette affaire contre Mainvielle, coupable d'avoir donné un soufflet à un jacobin qui ne voulait pas se battre, et ils y ont im-

pliqué Duprat comme son ami, et tous les deux, ainsi accusés d'avoir attenté à la personne de ce jacobin et, de plus, d'avoir dans la Convention défendu les principes contre les brigands, ont eu l'honneur de mourir victimes de la tyrannie à côté de nos estimables amis.

Duperret, natif d'Aix en Provence, était d'extraction noble, mais de bonne heure il méprisa les hochets de la noblesse. Telle fut à cet égard la conduite de sa jeunesse, qu'il avait fait oublier au peuple son origine, tandis que par l'énergie de son âme il savait la rappeler à ceux qui gouvernaient l'État. Il prit en plusieurs circonstances la défense des opprimés, au point de paraître en armes contre la maréchaussée. Il était impossible qu'avec de tels principes il ne fût pas un des plus ardents amis de la liberté.

APPENDICE

AUX MÉMOIRES DE BARBAROUX.

PREMIÈRE PARTIE.

CORRESPONDANCE AVEC LA MUNICIPALITÉ DE MARSEILLE

Février 1792 à Février 1793.

Nous publions *in extenso* la correspondance de Barbaroux avec la municipalité de Marseille.

Cette publication a été faite d'après les lettres adressées par Barbaroux pendant la mission extraordinaire qu'il avait remplie avec Loys, sur la copie qu'il en avait gardée et qui se trouve en la possession de son fils, M. Ogé Barbaroux, sénateur; — d'après les lettres originales du maire et des officiers municipaux de Marseille; — d'après les copies des lettres écrites par Barbaroux pendant l'exercice de ses fonctions de représentant du peuple à la Convention nationale, copies déclarées conformes au registre conservé dans les archives de la mairie de Marseille par le premier adjoint provisoire remplissant les fonctions de maire de Marseille, M. Nègre, en date du 3 novembre 1848. — Ainsi l'authenticité de ces documents, dans la reproduction desquels pas un mot n'a été changé, est hors de toute contestation.

Cette correspondance offre un grand intérêt, non-seulement pour le biographe qui voudra écrire la vie de Barbaroux, dont à chaque page elle manifeste l'intelligence, le dévouement patriotique, l'activité infatigable dans l'accomplissement des missions dont il fut chargé, mais encore pour l'historien de la Révolution qui voudra étudier la part

temps. Les papistes, les nobles, les prêtres réunis et leurs satellites commencèrent cette sanglante tragédie par des massacres affreux, bientôt suivis par ceux que commirent de prétendus patriotes. Les premiers, entre autres crimes, enterrèrent vivant le maire d'une ville (je crois que c'est Vaison), égorgèrent ses amis et en suspendirent les lambeaux dans les places publiques ; les seconds fusillaient, massacraient aussi ceux de leurs ennemis qui tombaient dans leurs mains. Les médiateurs, au lieu d'apaiser les haines, les échauffaient en favorisant ouvertement un parti. Les exhortations de Duprat arrivaient de trop loin pour faire impression, et même on les cachait au peuple; les deux Mainvielle et Savin Tournelle ne jouissaient pas d'assez de crédit pour en imposer. Duprat l'aîné, Jourdan, etc., favorisaient le désordre; il y eut dans Avignon de nouveaux mouvements. Le peuple chassa la municipalité dont il avait à se plaindre; les médiateurs firent venir des troupes, et avec elles exercèrent dans plusieurs villes un despotisme d'autant plus intolérable, qu'on les regardait comme des étrangers et que leur action n'avait pas pour but la justice. Partout ils élargirent des aristocrates coupables, au lieu de les faire juger, et cette conduite impolitique fut cause du massacre de plusieurs. Je ne puis dire tous les événements de cette guerre civile; le plus affreux fut celui de la Glacière, mais il fut horriblement provoqué par les papistes. Lescuyer était un bon citoyen d'Avignon, secrétaire de la nouvelle municipalité. Son courage, ses lumières le faisaient regarder comme un des chefs du parti de la réunion. On le fait un jour appeler dans une église où les papistes et les femmes attroupés avaient été préalablement échauffés par le sermon des fanatiques et le prétendu miracle d'un Christ qui pleurait. On lui demande compte de quelques faits, mais à peine eut-il commencé à s'expliquer, qu'on se jeta sur lui et que les femmes furieuses le massacrèrent à coups de ciseaux et de chaises sur les marches mêmes de l'autel. Son fils accourt, voit le cadavre de son père, s'arme, appelle à lui ses amis, court les rues en demandant vengeance. On arrête les aristocrates ou des hommes qui s'étaient trop montrés pour la cause du pape. On les entasse dans les prisons; on y court, et c'est ainsi que commence l'horrible scène de la Glacière. Lescuyer tua de ses mains sept de ceux qu'il disait être la cause de l'assassinat de son père. Jourdan, à qui l'on a attribué ces massacres, n'y prit aucune (part) active, au rapport de plusieurs témoins, mais il ne les empêcha pas, et il le pouvait, car il commandait la garde nationale, ou du moins il était encore un des meneurs, ainsi que le frère aîné de Duprat. Quant à Duprat lui-même, après avoir écrit de Paris mille lettres pour calmer ces criminels mouvements, il s'était déterminé à partir, pour voir si sa présence et ses efforts ne parviendraient pas à les éteindre. C'est pendant qu'il était en route que se fit la boucherie de la Glacière; il l'apprit à quelques lieues d'Avignon, où sa femme se rendit pour l'engager à repartir à l'instant et à fuir les vengeances de l'aristocratie, qui, comme il arrive toujours dans les révolutions, n'était pas moins acharnée contre les vrais amis du peuple que contre les brigands. Duprat partit donc, et il n'échappa qu'avec peine à un régiment de hussards qu'on avait mis à sa poursuite.

Les troupes qui s'étaient rendues à Avignon ne favorisèrent que trop les vengeances personnelles. On pilla la maison de Duprat et ses magasins, ce qui occasionna la perte totale de sa fortune; sa femme, traînée par les